

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2019-2020 – Silence, elles tournent

Bigamie d'Ida Lupino

Etats-Unis, 1953. Avec Edmond O'Brien (Harry), Ida Lupino (Phyllis), Joan Fontaine (Eve).
Drame. 1h20.

Réalisatrice

Elle est née durant les années 1910 à Londres et s'est éteinte à Los Angeles en 1995. Elle se faisait appeler « Maman » par ses équipes de tournages et « Messieurs et Mlle Lupino » lors des assemblées générales des réalisateurs de la Warner. Tourna avec Fritz Lang, Henry Hathaway, Raoul Walsh, Nicholas Ray et fait de la radio et de la télévision quand le cinéma ne voulait plus d'elle, ou qu'elle en avait assez de lui. Réalisatrice de sept films, à une époque où toute femme à Hollywood était actrice, scripte ou costumière. Oubliée un temps par l'histoire du cinéma, critiquée par les études féministes de la fin du siècle, IL aura porté un regard unique sur les problématiques sociales de son temps. Parce que femme. Parce que cinéaste.

Résumé

Confronté par un inspecteur, un homme raconte comment sa vie s'est trouvée écartelée entre deux villes, deux foyers, deux femmes. Alors que son épouse Eve se concentre sur leurs affaires, repoussant l'idée de fonder une famille, il rencontre, un jour de solitude, une serveuse. Touché par elle, elle s'éprenant de lui, il finira par lui donner un fils. Se refusant à les abandonner, il décide d'épouser cette seconde femme. Jusqu'à ce que cette double vie se trouve compromise à cause des démarches entreprises par Eve pour adopter enfin un enfant...

Propos de la réalisatrice

« J'ai fait tant de westerns et de films d'action [à la tv] que j'étais regardée comme un metteur en scène qui ne pouvait diriger une histoire entre un homme et une femme. Longtemps, je ne réussis pas à obtenir de diriger une histoire d'amour. Je pourrais faire beaucoup d'hypothèses, émettre des suppositions pour expliquer cet état de fait : les producteurs mâles autour de nous ne pensaient pas qu'une femme connaisse quelque chose à l'amour. »

« J'ai reçu quelques offres en dehors du pays – en Espagne, en Italie et en Grèce – tous des scénarios très acceptables. Mais j'ai mon mari et ma fille et je les aime. Pour moi la vie est trop courte pour que je les abandonne durant cinq, six ou sept mois pour courir le monde. Je n'irai pas. Je ne mettrai en scène que près de chez moi. Ce que j'aimerais faire, c'est reprendre les choses là où nous les avons laissées il y a dix ans ou plus, avec une compagnie indépendante, découvrir de nouveaux talents, écrire nos propres scénarios et faire quelques bons films provocateurs au juste prix. [...] Ca, c'est faire du cinéma ! »

« C'est parce que je ne passe pas mon temps à commander. J'ai appris cela. Et je ne le fais pas avec les gens du plateau. Je dis : "Mes enfants, maman a un problème. J'aimerais faire cela. Pouvez-vous le faire ? Cela semble idiot mais je le veux. Alors, pouvez-vous le faire pour moi ?" »

Et ils le font – tout simplement ils le font. Cela vaut aussi pour la vedette, homme ou femme. Je ne dis jamais : “Faites cela. Je veux que vous vous teniez ici. Faites ceci.” Ayant été actrice, je sais ce que cela signifie d’être placée en situation inconfortable. Si quelqu’un était venu me demander : “Vous sentez-vous bien ?” Cela aurait fait toute la différence du monde. »

Regards de la critique sur sa réalisatrice

« Ses luttes s’exprimaient de façon plus allusive : par un regard en biais, un léger froncement de sourcils, par les accents rauques qui émaillaient son discours, par la façon hautaine dont elle allumait une cigarette ou se servait un verre d’alcool, comme s’il y allait de sa vie. Ses partenaires ont témoigné de sa nervosité à fleur de peau, qui à tout instant paraissait sur le point d’exploser en éclats dévastateurs. Pourtant, à de rares exceptions près, Lupino se contenait et retrouvait le sens de la mesure : ses personnages sollicitaient d’elle ces rétablissements au bord du gouffre. Leur mélancolie voilée ne signalait aucune velléité suicidaire. Elle n’était pas un refus craintif de l’avenir, mais un signe de lucidité : l’expression d’un « regret sans repentir », un salut discret au temps passé, qui ne les avait guère ménagées, une façon de se prémunir contre les incertitudes de l’avenir. Et le temps a été clément à l’actrice, à cet héroïsme du quotidien qu’exaltaient sans grandiloquence ses personnages. Son jeu, aux maniérismes contrôlés, exprime une tension intérieure que les plus jeunes spectateurs des deux sexes peuvent aujourd’hui reconnaître en eux. Ida Lupino n’a pas simplement plaidé la cause des femmes, et moins encore entretenu de ses blessures secrètes. Elle parla, et continue de parler, de (et pour) ceux qui ont souffert et eu le désir de se relever. »

Olivier Eyquem, « Une femme en transit », *Positif*, n° 301, 1986.

Regards de la critique sur le film

« Alors que l’histoire, racontée en flashback au responsable des adoptions, est mise en scène avec une objectivité austère, ce dilemme particulier découle pourtant de la compassion d’un homme altruiste. C’est en tout cas ainsi que les choses sont présentées. Pour le goût de la discussion, on trouvera étrange qu’un vendeur rationnel, dont les affaires florissantes ont été soignées huit ans durant par une épouse aimante et dévouée, se soumette au martyr en légalisant sa relation à sa maîtresse. Cette noblesse naïve se retrouve également chez les deux femmes, et les révélations en cascade se déroulent sans cris ni fureur. En bref, le film a tous les aspects d’un parfait mélo. Pourtant, sous la touche des producteurs de *Filmakers* [la compagnie créée par Lupino], se dessine une miraculeuse transformation. Si le sort de ce triangle amoureux particulier est laissé quelque peu en suspens, les protagonistes, eux, incarnent le trio de victimes le plus convaincant qu’on ait vu depuis bien longtemps. M. O’Brien, le pendulaire au centre du récit, déploie à nouveau l’un des jeux les plus authentiques parmi les talents actuels d’Hollywood. Sous les traits sérieux de son épouse, Mlle Fontaine traduit une belle et intelligente sensibilité. [...] Mais *Bigamie* appartient à Mlle Lupino, à tous les égards. Cette frêle réalisatrice dirige l’action avec tant de tension, de compassion discrète et un tel souci du détail psychologique, que le spectateur pourrait croire surprendre les échanges des personnages dans l’intimité de leurs vies. Et son incarnation de la digne et mélancolique serveuse, seconde femme du protagoniste, fait rayonner le véritable message du film : qu’il n’y a pas d’échappée possible pour les solitaires. »

H. H. T., *New York Times*, 1953.

Dossier préparé par Adèle Morerod